

RESTONS CE QUE NOUS SOMMES

N'est-il pas étrange que, de temps en temps, quelqu'un soulève des questions enterrées et qui ne sont plus des questions proprement dites, puisque les transformations qu'elles font entrevoir bouleverseraient tout un ordre de chose accepté avec amour et respect par plusieurs générations ? Telle est la proposition qui va nous occuper un instant. Il s'agit de savoir si les Canadiens-Français devraient continuer à vouloir conserver leur nationalité.

Rien que cela !

Pourquoi donc nos pères ont-ils travaillé, souffert, combattu

Où donc commence notre histoire, et où finit-elle ?

Tout ce qui s'est accompli d'étonnant et pour ainsi dire de merveilleux parmi nous, tout cela n'était qu'un hasard, un accident ; un état anormal ? Nous n'avons donc pas vécu comme nation—plus que cela—nous ne sommes pas dignes de l'existence que tant de nobles travaux nous assurent ? Voilà qui est stupéfiant.

Ainsi, la race française a découvert les trois quarts de l'Amérique du Nord ; elle a fondé une vigoureuse colonie sur les bords du Saint-Laurent ; elle a supporté vingt guerres contre les Sauvages et les Anglais ; elle s'est relevée des désastres d'une conquête exécutée par le fer et le feu ; elle a créé l'esprit des parlements canadiens, le vrai et le juste exercice de la liberté—et pourquoi ?—pour s'effacer devant les autres races, tout bonnement parce que ces autres races, ne sachant pas d'où viennent, ce que peuvent être les Canadiens-Français, conseillent naïvement à ceux-ci d'abandonner leur nationalité.

Nous qui avons résisté à des épreuves, devant lesquelles pâlissent et tombent souvent les peuples, nous nous courberions devant des idéologues, faiseur de phrases !

Car ce sont des phrases et des plus creuses, que les arguments employés pour nous persuader de signer notre déchéance.

L'Amérique est à l'élément anglais. Les nationalités tendent maintenant à se fondre les unes dans les autres et les petites dans les grandes. Les peuples sont plus avancés lorsqu'ils participent d'une même langue et d'un même courant d'idées.

Chimère ! Des mots, des mots, encore des mots, dirai Shakespeare.

L'histoire ne connaît pas d'époque qui est vu autant de nos jours se fortifier le principe qui est partout en évidence. Dieu qui le créa aux pieds de la tour de Babel, en imposant aux hommes des langues différentes. Dieu ne permet pas que son commandement soit rejeté systématiquement par les hommes. Ils se réservent de faire disparaître les nationalités qui méritent leur destruction. Malheur aux peuples qui se sont suicidés, vendus, à l'étranger ! Un cri de réprobation s'élève contre eux du fond de la conscience humaine. Par une suite logique de ce sentiment, nous plaignons et glorifions ceux que la conquête brutale a écrasés. C'est le propre des ravageurs de l'humanité de détruire le caractère national des peuples qu'ils subjuguent.

De tous temps, la perte de la nationalité a été regardée comme la plus grande plaie [infortune ou punition] qui peut frapper une race. Et c'est précisément cette démarche que l'on conseille l'étrange opinion, ou plutôt avis intéressé, car semblables au renard de la fable qui plaideait pour qu'on coupât les queues des autres renards, les bons amis qui nous invitent à renoncer aux traits distinctifs de notre race, ont déjà sacrifié ou endommagé notablement les attributs de l'espèce.

Non ! restons ce que nous sommes.

Au milieu des éléments qui se disputent le Canada et les Etats-Unis quatre ou cinq nationalités existent. Les Allemands, les peuples de langue anglaise, les Canadiens-français feront toujours bande à part. Plus le temps marchera, plus ces tendances s'accroîtront. Au moment de leur arrivée en Amérique, chacun de ces peuples a pu former des petits groupes qui s'entremaient avec ceux de l'étranger, mais à la seconde génération ils se char-

chent et s'unissent ; à la troisième nous les voyons agir séparément des autres nationalités.

Restons ce que nous sommes. Les Canadiens ont place comme tout le monde au soleil d'Amérique. Mille compliments aux philosophes qui s'apitoient sur notre compte, mais ne suivons pas leurs conseils. Par le passé, à des heures autrement difficiles que celles d'aujourd'hui, nous avons su trouver chez les nôtres de bons avis, d'excellentes idées, tout ce qu'il fallait pour nous tirer d'affaires. S'il vient un jour où nous devrions renoncer à l'espoir de maintenir noire nationalité, nous n'aurions pas besoin d'y être invités, et la perte de notre sang ne dépendra pas de nous.

Comment peut-on dire à un homme :

« Vous vous appelez le descendant des colons, des explorateurs, des militaires, des fondateurs de la Nouvelle-France, mais qu'importe ces titres glorieux ? vous n'êtes pas tenu de vous rendre digne de vos ancêtres ; il vaudrait mieux ne plus y songer, les reléguer dans la chronique des temps passés et vous mettre au service des individus qui ne tiennent à rien parce qu'ils ne tiennent de rien. »

Que diriez-vous d'un tel langage ? Il vous offenserait. C'est pourtant ce qu'on veut vous faire entendre, en y mettant des formes, cela va s'en dire. La pilule est enveloppée d'une couche de sucre.

Restons ce que nous sommes, car même dans ce que l'on appelle notre ignorance, nous ne valons pas moins que les autres peuples ; même dans nos faiblesses, nous les valons encore ; même dans notre indifférence pour le "go ahead" nous n'avons jamais su descendre aussi bas que la grande masse des nations de l'Europe ou de l'Amérique. Je ne conçois pas cet acharnement que l'on met à com parer quelques Canadiens pauvres, mal dotés par la nature, avec ce que les étrangers ont produit de meilleur. Un livre d'école que j'ai sous les yeux cite comme type du Canadien-français le scieur de bois.

Les enfants qui lisent ces pages nous méprisent et nous plaignent ; on leur explique que nous gagnerions beaucoup à devenir ce qu'ils sont—et il le croit sans effort. Pareil moyen de dénigrement ne peut venir que de nos ennemis—ceux-là même qui nous conseillent d'abandonner notre nationalité !

Or que voit-ils dans notre nationalité ? Une seule chose : la langue.

C'est la langue qu'ils veulent détruire. Au fond de leur pensée, il n'y a que cela, ils savent que sur presque tous les terrains nous sommes ou leurs égaux ou leurs supérieurs. Si nous délaissions la langue française ils nous trouveraient charmants et tout à fait semblables à eux. Ceci doit nous avertir de ne pas négliger l'enseignement du français, la langue disparaît adieu la nationalité !

Laissez-nous vivre de notre vie. L'histoire est forcée de nous rendre hommage après deux siècles et demi de luttes variées. Nous avons acquis le droit d'exister. Nous ne sommes pas de ceux dont on fait des renégats. Vous avez des fiertés ; nous avons les nôtres, et ce n'est pas nous respecter que de nous croire capables d'en faire fi.

Compatriotes, parlons français, restons ce que nous sommes. On nous attaque parfois ; on nous regarde comme prenant trop de place au soleil, mais souvenez-vous que l'on jette des pierres à l'arbre chargé de fruit. Tant que ne nous serons pas pires que les autres peuples, Dieu sera avec nous

BENJAMIN SULTZ

PENSÉES

** Le repos du vieillard est un droit et une majesté.

** Le devoir, l'amour, le dévouement, consistent à faire de son bonheur celui des autres, et du bonheur des autres le sien propre ; tandis que l'égoïsme consiste à faire son bonheur du malheur de tous.